

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous devons reconnaître que la mode actuelle puise beaucoup de ses idées dans les ajustements de la Renaissance et affecte de se rapprocher du style byzantin. En relisant un petit volume publié, il y a quelque temps déjà, par M. Emile de la Bédollière et qui résume l'histoire de la mode en France, nous avons trouvé plusieurs passages qu'on croirait inspirés par le souffle de l'actualité. Il nous paraît intéressant d'en détacher quelques lignes, afin de montrer à nos lectrices le parallèle qu'on peut établir entre ce passé déjà vieux et le présent.

« En 1530, — dit notre auteur, — à l'exemple de Marguerite de Navarre, les femmes se frisaient les cheveux sur les tempes en les relevant au-dessus du front, et se coiffaient de bonnets de satin ou de velours garnis de pierreries et d'or. »

Or, voici que précisément aujourd'hui on vient de créer de ravissants petits bonnets de velours tout perlés et galonnés d'or, qui ont certainement été copiés sur les coiffures de l'époque susdite; ils rappellent absolument ceux que portait Marie Stuart, avec la fameuse pointe légendaire abaissée sur le front. Cette nouvelle fantaisie de la mode de 1878 parviendra-t-elle à s'implanter? Nous ne saurions l'affirmer; mais il ne faudrait pour cela que la bonne volonté et l'autorité d'une jolie femme.

Continuons :

« En 1636, sous Louis XIII, les dames superposaient deux robes, l'une courte, l'autre longue et trainante; le corsage était décolleté carrément; les manches, larges du haut, étaient collantes sur l'avant-bras. » — On essaye en ce moment même ce genre de manches. — « On prodiguait les dentelles en voilettes, en manchettes, en tours de gorge, en garnitures, et les rubans, les galons chamarrés, les perles, les plumes, les volants et les falbalas étaient semés à profusion sur les vêtements. »

Nos lectrices remarqueront avec nous la coïncidence que l'on peut signaler entre cette citation (la dernière que nous ferons) et le goût du jour. En effet, que pourrions-nous dire des modes actuelles, si nous ne parlions de perles, de plumes, de broderies su-

perbes, de galons chamarrés, de tresses d'or et de clinquant de toute sorte? Nous ne pouvons qu'ajouter une réflexion : c'est qu'on en accable nos toilettes, nos coiffures du soir et même celles de jour. On ne voit pas autre chose, depuis bientôt un an, que franges, passementeries et galons perlés, sans oublier les dentelles, voilettes et tulles perlés. Il y a des robes de bal en tulle et gaze perlés, qui vous causent de véritables éblouissements aux lu-

mières. Mais tout cela n'est rien auprès des manteaux de cour brodés de perles fines, comme on en a vu au mariage du roi d'Espagne. Tous les journaux ont décrit à qui mieux mieux le faste déployé pendant ces fêtes et nous n'en parlons que pour constater une fois de plus que nous sommes en plein style byzantin. Un simple détail en passant : le manteau de velours de la jeune reine, tout brodé d'or et doublé d'hermine, n'a pas coûté moins de 140,000 francs.

Tant mieux, du reste, car tout cela nous vaut un métier de plus pour les femmes, celui de brodeuses; le travail est joli à faire et lucratif. Aussi trouvons-nous qu'il est du devoir des femmes riches de porter beaucoup de broderies : c'est le moyen le plus délicat de faire la charité.

Une de nos grandes maisons de nouveautés vient de créer un modèle de robe mi-confectionnée qui obtiendra, croyons-nous, un grand succès. L'étoffe est en lainage beige et les garnitures qui l'accompagnent sont brodées de perles beiges. Cette

perle, qui n'a pas l'éclat du jais, du « clair-de-lune », de « l'arc-en-ciel », etc., s'accorde parfaitement avec les goûts simples que professe la moyenne des femmes, en dépit des modes somptueuses qui nous régissent.

Parmi les expressions dont nous nous servons, ainsi que toutes les femmes qui s'occupent de la toilette, il en est sur le sens desquelles on n'est pas toujours d'accord : le manteau de cour, par exemple. Ce vêtement, dans tous les cas, ne peut s'appliquer qu'à une femme riche; sans cela, il formerait un contre-sens. On entend par là, le plus souvent, une robe princesse à longue traine,



P. N° 402. — CHAPEAU DE DEMI-SAISON.

Nouveau modèle de M^{me} A. Séguin (rue des Colonnes, 4).

en velours, lampas, peluche, etc., qui ne forme qu'une étroite partie des devants; ceux-ci sont d'une autre étoffe, faille ou satin. Toute la partie de velours doit être bordée d'une garniture recherchée, qui lui donne un aspect indépendant. C'est, du reste, le type des anciennes robes de cour, et de là lui vient son nom. — On qualifie encore de manteau de cour une tunique à traîne, posée derrière seulement par de gros plis arrêtés à la taille. — Enfin, il y a le vrai manteau de cour absolument indépendant, puisqu'il est placé dans le haut du dos de la robe, à la façon du pli Watteau, d'où il retombe en longue traîne carrée, les angles fixés aux côtés du bas de la robe.

On danse si tard maintenant, la saison venue, que c'est à peine si l'on a commencé, quoique le carnaval tire vers sa fin. Peut-être fera-t-on comme l'année dernière et prolongera-t-on les danses jusqu'en mai. La guerre d'Orient et de grands deuils ont arrêté l'élan des plaisirs dans un certain monde, paraît-il; mais si les grands bals manquent un peu, pour le bonheur des jolies mondaines, elles ne perdent pourtant pas tout à fait l'occasion de montrer leurs épaules. En effet, les personnes qui sont dans l'habitude de recevoir ont depuis le commencement du mois lancé leurs invitations de quinzaine; c'est le genre.

On porte en ce moment, pour toilette du soir, une berthe qui mérite d'être signalée, d'autant plus qu'elle est fort peu connue. Ce gracieux modèle est en crêpe lisse blanc et drapé à plis pressés autour d'un corsage décolleté. La berthe est assez basse devant et derrière, tandis qu'elle est longue sur les bras, où elle tombe carrément. Rien n'est vapoureux et seyant comme tout ce crêpe moutonneux.

Nous signalerons à nos lectrices une autre nouveauté: c'est un corsage exceptionnel et tout à fait convenable pour les très-jeunes filles qui ne peuvent se décolleter. Il se compose d'un « corset » de soie sans manches, ainsi que l'indique son nom. Quelquefois il est orné devant et derrière de rubans de velours noir entrelacés. Le haut du corsage est en crêpe lisse tout plissé et montant, entouré d'un col *Pierrot* de même étoffe; les manches, larges et froncées, s'arrêtent un peu avant le coude et sont garnies d'un plissé remontant, le tout en crêpe.

Aux femmes qui se décident à quitter le coin du feu pour accompagner leurs enfants au bal, nous indiquerons quelques jolis fichus: terme moyen entre les exigences du monde et la dignité que l'on doit savoir garder lorsqu'on est arrivée aux limites de l'âge mûr. Il y a d'abord le fichu de tulle, noir ou blanc, entouré d'un volant de beau Chantilly, de Malines, etc., lequel affecte plusieurs genres. Le meilleur est de le porter simplement noué au milieu du corsage, où il reste fixé par un bouquet de fleurs naturelles; les pans forment ensuite un élégant « tortillon » qui semble imprévu, quoiqu'on l'ait savamment préparé, et le tout se termine à la taille. — Un autre genre de fichu est en linon blanc; les bords, garnis d'une broderie de soie de tons anciens, sont accompagnés d'un volant de belle dentelle. C'est un modèle assez fantaisiste et qui ne peut convenir qu'à une jolie femme... Il en est encore même sous des cheveux blancs!

Lorsqu'on veut bien aborder la fantaisie, on y trouve de gracieuses combinaisons pour fichus, — en dentelle Pompadour, par exemple; nous avons déjà parlé de cette jolie dentelle en fil et soie de plusieurs nuances. On entremêle les drapés du fichu de nœuds « aiguillette » ou de nœuds « flot » en ruban de différents tons, s'harmonisant avec ceux de la dentelle. — Le tulle de dentelle, brodé de soie de deux ou trois teintes, est également fort employé; nous avons aperçu, dans ce genre, un modèle très-réussi. Le tulle était noir, les broderies vertes de trois tons fondus. Le bouquet de corsage se composait de fleurs de grenadier et de mimosa, avec des feuilles de bruyère et de fougère; un nœud de ruban bleu pâle et vert fixait le tout.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 402.

CHAPEAU DE DEMI-SAISON. — Ce modèle est en faille bronze; la passe plate et le fond, y compris le bavolet, tout coulissé. Il est garni d'un large nœud alsacien formé de rubans de trois couleurs différentes: bronze et mastic de deux tons. Les brides sont de même nuance que le chapeau. Bouillonné de crêpe lisse blanc sous la passe.

G. N° 861.

TOILETTES D'OPÉRA. — 1. Costume de faille et brocart vert absinthe. — Jupou de faille, bouillonné devant, à traîne drapée derrière et garnie sur le milieu de bouclettes de ruban. — Habit de brocart; corsage très ajusté, boutonné derrière, décolleté et à manches courtes. Les pans de l'habit, très-longs, tombent carrément sur les côtés; ils sont plissés en trois plis cousus, et le pli du milieu est orné d'anneaux de perles d'or fixant des bouclettes de ruban. — Mantille de dentelle espagnole blanche, coquillée sur le haut de la tête, avec bouquet de roses sur le côté. La dentelle forme deux étages de pélerines et se noue négligemment au milieu de la poitrine. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

2. Costume de faille caroubier un peu sombre. — Jupou entouré d'un volant ruché à deux têtes. — Robe princesse boutonnée jusqu'à la moitié de sa longueur devant; le bas est drapé à plis réguliers et cousus qui se perdent sous le pouff. Un volant de dentelle blanche orne le bas du tablier. Le dos princesse forme traîne; ses bords sont ornés de dentelle; il pouffe au-dessous du buste et l'une des draperies est fixée à gauche par un coquillé de dentelle. Le corsage, décolleté en carré par-devant, est encadré de dentelle. Volant de dentelle au bas de la manche et coquillé de même dentelle au-dessous du coude. — Roses dans les cheveux. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 840.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1 et 5. Costume de velours noir et faille bleue pour petite fille de sept à neuf ans (vu sous deux aspects). Robe princesse avec large plastron de faille bleue sur le devant, orné de lacets noirs croisés et se terminant dans le haut par un nœud. Revers de paille et collet de velours sous forme de manchérons. La manche est en faille et garnie d'un parement de velours boutonné dessus. Le bas du côté gauche de la robe est découpé en fer à cheval, et le velours enlevé est remplacé par de la faille, sur laquelle s'entre-croisent des lacets noirs. Le côté droit est garni de larges boutons. Le bas du dos se termine par plusieurs petits volants de faille qui constituent le jupon. Une large ceinture de faille, drapée sur le devant de la robe forme un nœud du côté gauche; elle se réunit, sur ce point, à une ceinture de même genre qui orne le bas du dos et dont le bout frangé retombe sous le troisième volant. — Lingerie plissée en toile. — Chapeau postillon en feutre gris, bordé et entouré de velours noir. Nœud de faille bleue sur le côté, fixant une aile posée en aigrette. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

2. Costume en damassé de laine havane et mastic, pour fillette de neuf à onze ans. — Robe princesse en damassé, reposant derrière sur un faux jupon de cachemire tout plissé. Le bas du dos est découpé en languettes carrées, bordées de faille havane. Nœud de faille assortie dans le bas des côtés. Un plastron de cachemire plissé forme le devant; il est complété par une bande de damassé qui encadre et constitue les épaules; trois barrettes de même étoffe en relient les bords et se réunissent au milieu du plastron sous des nœuds de faille. Manche de cachemire, entourée de bracelets de damassé garnis de nœuds. — Lingerie festonnée. — Prix du patron épinglé: 4 francs.

3 et 4. Costume de velours bleu (vu sous deux aspects); pour petit garçon de trois ans et petite fille de cinq ans. — Le dos présente trois coutures lisérées de blanc; il se termine par une bande de fourrure (chat russe blanc) et un volant de faille plissée. Le devant se compose d'un plastron modeste, en faille plissée, et d'un tablier de velours, garni de macarons de passementerie et de glands. Un boa de chat russe entoure le cou et descend de chaque côté du plastron; une autre bande de même fourrure entoure le haut du bras et dessine un col marin sur le dos. Bordure semblable sur le parement des manches. — Lingerie plate en toile. — Prix du patron épinglé: 3 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1492.

TOILETTES DE THÉÂTRE. — 1. Costume princesse en armure de soie lilas et faille de même teinte. — Jupon de faille à traîne, garni devant de volants ruchés avec double tête également ruchée. — Robe princesse décolletée en carré devant, fermée au milieu par des boutons assortis. Le tablier est court et garni en biais de volants en dentelle de Bruges. Des revers encadrent tout le devant de la toilette et sont maintenus sur le jupon, au bas duquel ils se terminent. Ces revers sont en faille et garnis d'une dentelle de Bruges, qui remonte sur les côtés du corsage et tourne derrière le cou. Plissés de crêpe lisse à l'intérieur du décolleté. Dos princesse, à traîne moins longue que celle du jupon; un de ses petits côtés se détache pour former une draperie que garnissent des nœuds de ruban, et le tout retombe sur le côté droit. La manche demi-longue, genre duchesse, est entourée d'un volant de faille et d'un brassard arrondi; ce dernier, de même étoffe, est garni de dentelle. Plissé de crêpe lisse à l'intérieur de la manche. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

2. Costume en brocatelle et faille bleu van Dyck à dessins bleu pâle. — Tout le devant est en brocatelle, avec plastron de faille encadré de plissés tournant derrière le cou. Le bas est orné d'un volant de même étoffe qui s'ouvre de distance en distance pour laisser sortir des plissés de faille. Les côtés sont garnis de deux larges écharpes de faille, entourées de franges qui s'arrêtent au premier plissé du plastron. Deux autres écharpes, composées de draperies de faille et de brocatelle, s'enlacent avec les précédentes; l'une d'elles est posée à plat sur la hanche, de manière à dissimuler le point de raccord de la première écharpe de faille. Les deux écharpes de draperies coupent en biais le devant de la robe et se perdent sous les plis du dos; elles sont ornées de franges à partir du point où elles se croisent avec les autres. Le milieu du dos princesse est garni d'un long V de faille; la traîne, assez longue, se termine en une pointe relevée et fixée au milieu des draperies, par un nœud de cordelière avec glands pendants; la cordelière remonte ensuite former un nœud semblable au bas du V. Les manches, en brocatelle, se terminent par un plissé de faille. — Un faux jupon en faille forme une traîne toute plissée; les côtés de ce jupon sont garnis d'un volant à soufflet, qui se réunit à celui de la robe. — Prix du patron épinglé: 8 francs.

Description du patron coupé.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et n° 4.

TOILETTE DE BAL, SOIRÉE OU DÎNER, A MANTEAU DE COUR. — Ce patron est celui du modèle représenté sur la gravure DG. n° 852 (fig. 3), que l'on trouvera, ainsi que sa description, dans notre numéro paru le 9 février. — Il se compose de quatre morceaux :

1. Moitié du plastron cuirasse. Pour tailler ce patron, l'étoffe devra être pliée en deux et les deux moitiés du plastron coupées ensemble, de manière à éviter qu'il y ait une couture au milieu.
2. Côté du devant, se posant sur le plastron.
3. Petit côté du dos.
4. Dos.

Tous ces morceaux doivent être allongés selon la taille de la personne à qui le vêtement est destiné. Le manteau de cour se porte généralement très-long.

Description de la figurine coloriée L. N° 157.

Annexe spéciale à l'édition n° 4.

COSTUME DE TRAVESTISSEMENT : Paysanne valaque. — Costume de velours bleu et satin orangé. La jupe, plus courte d'un côté que de l'autre, laisse voir un jupon de faille blanche. Panderoles de couleur et lacets blancs sur le jupon bleu; broderies rouges et noires sur les bords de la veste. Le corsage de dessous est en foulard blanc, ainsi que les manches; celles-ci sont ornées de galons de soie-groseille brodés de noir. — Collier de grosses perles d'or à plusieurs rangs. — Calotte en tissu oriental bleu à rayures rouges et blanches, serrée à la tête par une bande d'étoffe lamée or. De cette coiffure tombe derrière une écharpe flottante en gaze blanche. — Bas de soie blancs; souliers de satin noir à pompon bleu et cothurnes rouges. — Prix du patron épinglé: 8 fr.

CORRESPONDANCE

— M^{me} A. de M..., A L...

Vous devez, malgré le temps écoulé, une visite de remerciements aux parents (ce n'était point à eux de vous en faire une) qui ont envoyé leurs enfants dans la triste circonstance que vous indiquez. Vous devez également, aujourd'hui encore, une visite de politesse à la dame qui vous en a fait une. La règle pour les visites de deuil est celle-ci : envoyer, après l'enterrement, des cartes de la famille à toutes les personnes qui assistaient à la cérémonie et faire les visites lorsque le temps écoulé a suffisamment apaisé les nerfs, car on ne doit jamais aller pleurer chez les autres.

— M^{me} T..., A LONGWY.

Le mieux que vous puissiez faire est de vous adresser à M^{me} Delphine Baron (112, rue Richelieu), qui ne travaille pas exclusivement pour les théâtres et vous fournira toutes les indications nécessaires.

— M^{me} V. S..., A LIÈGE.

On porte fort bien un bouquet de corsage avec une simple toilette d'intérieur, à condition que les fleurs soient naturelles. La fleur artificielle n'est reçue que pour une réunion priée, un bal.

ÉCHOS DE LA MODE

La matinée donnée, l'autre dimanche, au Théâtre-Italien, au bénéfice des blessés de la guerre d'Orient, a été la fête des chapeaux. Les têtes féminines en exhibaient de toutes formes et de toutes couleurs, plus élégants et plus affriolants les uns que les autres. Les suffrages, cependant, se fixaient sur le chapeau mousquetaire, relevé d'un côté, avec du velours de couleur et garni de grandes plumes assorties.

Le monde de la finance, des théâtres et des boudoirs avait surtout fourni le contingent de la salle. Nous regrettons d'avoir à constater que la société aristocratique faisait défaut. On reconnaissait, entre autres choses, les demi-mondaines à la quantité de diamants dont elles avaient surchargé leur toilette, commettant ainsi un contre-sens dont se gardent soigneusement les femmes bien nées. Les diamants, en effet, ne se portent pas avec les toilettes de jour; ils sont réservés pour le soir. Dans le jour, on porte les bijoux de fantaisie en or ou les bijoux artistiques.

Dans le second acte de la *Fille de M^{me} Angot*, M^{lle} Massin était fort jolie en robe de satin blanc brodée d'or. M^{lle} Pierson, en soutrelle Louis XV, portait une robe de soie verte. M^{lle} Bianca était en robe de satin brodée, forme Directoire; M^{lle} Samary, en robe Empire, blanche, très-collante, avec des fleurs naturelles dans les cheveux. La toilette Directoire rose de M^{me} Peschard eût pu sans inconvénient atteindre un plus haut degré d'élégance; quant à M^{me} Galli-Marié, en ingénue, elle n'avait pas l'air le moins du monde d'être née sur le carreau des Halles.

Dans l'intermède, deux toilettes à signaler: M^{lle} de Reszké avait très-grand air dans une robe de satin noir toute brodée de jais, et M^{lle} Albani se montrait fort élégante dans une robe de crêpe à Chine rose pâle.

Parmi les vendeuses de l'entr'acte, le grand succès d'élégance et de beauté a été pour M^{lle} Léonide Leblanc, qui, le spectacle fini, a trouvé encore moyen de vendre un programme à l'un de ses admirateurs.

Cette représentation est venue trancher un peu sur la monotonie de la vie de Paris, en attendant les deux bals de l'Élysée, que la mort du pape Pie IX a forcé de reculer.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Le général Cousin-Montauban est mort et enterré depuis plus d'un mois et avec lui s'est encore évanouie une de ces singulières figures qui ont fait l'ornement du dernier empire. C'était un méridional dans toute la force du terme : il en a donné des preuves pendant le temps où il fut au ministère au commencement de la guerre, car Dieu sait les contes qu'il fit à la Chambre pour calmer les esprits et obtenir confiance. Un jour, c'étaient les cuirassiers blancs de Bismarck qu'il culbutait au fond d'une énorme fondrière; une autre fois, c'était autre chose encore à quoi l'on croyait comme à l'Évangile, pendant qu'il riait dans sa barbe de la crédulité de nos représentants.

Ce qui est certain, c'est que Trochu et lui, se trouvant alors rivaux dans la confiance de la régente, se détestaient cordialement; chacun parlait avec une assurance superbe de l'incapacité de l'autre, et le plus original, c'est que tous deux avaient parfaitement raison.

Le général Montauban eut pendant longtemps un grand commandement en Algérie, et il paraît qu'il sut employer ce temps à courtiser par-dessus tout la cassette : aussi fut-il, si l'on en croit les on-dit de l'époque, le principal auteur du drame sanglant que joua le capitaine Doineau. L'armée en garda si bien la mémoire, que, le jour où il fut nommé au commandement de l'expédition de Chine, il n'y eut qu'une voix parmi les soldats pour déclarer « qu'on avait parfaitement choisi le généralissime, car on pouvait être assuré que celui-là prendrait le magot. »

Il le prit, en effet, à preuve le scandale qui se produisit à cette occasion et qui, tant bien que mal étouffé, ne permit cependant pas d'accorder au vainqueur la haute dignité dont voulait le gratifier le souverain.

Sous l'empire, un homme de beaucoup d'esprit nous disait ceci : — Tous les hommes d'État de ce règne sont vertueux : c'est incontestablement par leurs vertus qu'ils parviennent au pouvoir, c'est par leurs vertus qu'ils s'y maintiennent, je le veux bien ; mais ces vertus ne sont certainement pas celles du vulgaire. — Cela me rappelle le surintendant Emeri, celui qui à force de *vertus* avait obtenu toute la confiance du premier ministre, du *vertueux* Mazarin, et qui disait « que la bonne foi n'était que pour les marchands, et que les maîtres des requêtes qui voulaient qu'on y eût égard dans les affaires du roi devaient être punis comme prévaricateurs. »

Eh bien ! le comte de Palikao était de son temps, voilà tout !

Par exemple, il était fort amusant quand on lui entendait raconter toutes ses histoires sur la Chine. « A beau mentir qui vient de loin, » je l'accorde ; mais quand ces mensonges ne compromettent rien ni personne, on peut s'en régaler, ce me semble, sans crime, et les répéter au besoin.

En revanche, ce qui est très-exact, ce sont les superstitions que cultivent ces bons Chinois, superstitions qui passent complètement dans leurs mœurs. Peut-être n'est-ce pas à nous d'en rire, du reste, car nous les partageons souvent. Ainsi, pour ne parler que de ceux qui craignent le nombre 13, combien parmi nous sont tout à fait innocents de cette terreur ? Je l'ignore, et j'avoue, peut-être à ma honte, que je ne fais point partie de l'armée de ces braves ; et ce qui m'empêche d'en trop rougir, c'est que je me suis trouvée en fort bonne compagnie parmi les poltrons, pour ne citer que Rossini, Roqueplan, etc.

Il m'arriva pourtant, au sujet de ce nombre fatal, une assez désagréable aventure.

Je fus invitée à déjeuner, un jour, dans une maison d'israélites de très-haut parage. J'étais seule de ma paroisse. Au moment où l'on se mit à table, je comptai du regard combien nous étions de convives, me méfiant du malheureux nombre 13.

— Soyez tranquille, madame, me dit en souriant mon voisin de droite, qui était un homme du meilleur monde ; je devine ce qui vous inquiète, mais X... (et il désignait le maître de céans) a la même terreur que vous : aussi arrange-t-il toujours les choses en conséquence.

— Et là-Jesus je ne comprends pas X..., interrompit vivement mon voisin de gauche ; car cette peur que les chrétiens ont du nombre 13 vient du repas où figurait Judas ; il me semble donc que, pour nous, ce devrait être, tout au contraire, un motif de n'y voir que du bonheur...

Hélas ! j'avoue que dame Nature m'a créée un peu trop vive. En entendant ces paroles, la moutarde me monta si fort au nez que je ne pus m'empêcher de répliquer :

— Je crois, monsieur, que ni dans une famille, ni dans une nation, il n'y a jamais de bonheur à compter un traître parmi les siens ; et ce qui prouve que vos coreligionnaires, que je tiens en haute estime, sont de mon avis, c'est que depuis la mort du Christ pas un d'eux n'a songé à nommer son fils Judas !

On comprend que cette sortie jeta un froid. J'eusse, sans doute, beaucoup mieux fait de me taire ; mais, je le répète, j'étais seule de mon régiment, et j'ai pour principe qu'un soldat doit toujours défendre son drapeau.

Mais revenons aux superstitions des Chinois, qui doivent sans doute tenir la frayeur qu'ils ont du nombre 13 de quelque missionnaire chrétien.

Une de leurs superstitions les plus étranges est celle qui attribue une vertu curative au sang humain. Ainsi de malheureux lépreux cherchent à tuer des hommes sains pour boire leur sang et manger leurs entrailles, dans la confiance qu'ils ont de se guérir avec ce remède.

Après une exécution, il est d'usage, à Pékin, de tremper dans le sang des suppliciés des boules faites de matières spongieuses, que l'on vend ensuite comme remède contre la phthisie ; il paraît même que les bourreaux Chinois se font cannibales dans l'intérêt de leur santé, stipulant, au rang des appointements qui leur sont attribués pour leur travail, que le cœur du supplicié leur appartient en propre, — après l'exécution, bien entendu.

Le général Cousin-Montauban racontait, à ce sujet, une singulière histoire. Il assurait d'abord, ce qui fait honneur aux Chinois, que la piété filiale est une de leurs principales qualités. Or, une pauvre femme était tombée gravement malade, et comme à ce moment-là il y avait une exécution dans la ville, ses deux fils allèrent supplier le bourreau de leur accorder le cœur de celui qu'il allait occire. Mais, hélas ! ils avaient peu d'argent à mettre à cette acquisition sanglante : aussi l'exécuteur repoussa-t-il durement leur demande. Alors ces garçons dévoués, ne pouvant point s'arracher le cœur, se coupèrent chacun un morceau de chair dans l'endroit le plus charnu de leur corps et en firent un consommé qu'ils administrèrent à leur mère ; et comme elle guérit, ils restèrent convaincus que c'était leur dévouement qui l'avait sauvée. *Si non e vero, e ben trovato*, n'est-ce pas le cas de le dire ?

En Chine, il est aussi d'usage de trouser le plafond de la chambre où quelqu'un est près de mourir, afin de donner passage à son âme. Du reste, il paraît qu'en Écosse et dans plusieurs de nos villages français encore fort arriérés, on ouvre également une fenêtre en pareille occasion.

La croyance aux esprits gardiens des cimetières est encore très-répandue dans l'empire du Milieu. Ainsi il n'est pas rare que quelque famille riche, qui vient de perdre l'un de ses membres, promette une somme importante à un pauvre diable dont la femme et les enfants meurent de faim, à la condition qu'il se tue afin d'aller relever de garde leur parent défunt : ils supposent que l'esprit de ce dernier est en sentinelle à l'effet d'écarter tout profane du champ du repos, service qu'il fait comme dernier enterré et dont il ne peut être relevé que par un mort arrivé après lui.

Nos superstitions pour les bons ou mauvais jours se retrouvent

aussi fort exactement chez les Chinois; seulement ils sont, paraît-il, infiniment plus nombreux chez eux que chez nous. Ainsi, dans chaque famille, on possède un calendrier dans lequel des indications sont données, à ce sujet, le plus sérieusement du monde, et nul esprit fort ne se croirait permis de mettre en doute ce qu'on regarde comme article de foi.

Vous le voyez, c'est un bien singulier pays que la Chine; mais je vous raconte tout cela sous bénéfice d'inventaire.

Comtesse de Bassanville.

LA MODE DU CAFÉ

On fait honneur à un derviche du treizième siècle de l'invention du café en boisson. Si l'assertion est vraie, gloire soit rendue de toute éternité à l'ordre des derviches, tourneurs ou non!... Toutefois, l'invention de notre derviche fut loin d'amener immédiatement la création des cafés. Ce n'est qu'en 1669 qu'il en fut fondé à Paris, et c'est de Voltaire seulement que date la vogue du moka. On l'appela dès lors la liqueur de Voltaire.

— On a raison de l'appeler un poison lent, disait l'auteur de la *Henriade*, car il y a quarante ans que j'en prends.

M^{me} de Sévigné, qui aimait tant sa fille, n'aimait pas le café. Elle prétendait que Racine et le café passeraient de mode. Or, les pièces de Racine se jouent chaque soir en France, ici ou là, et la graine précieuse qui nous sert aujourd'hui de digestif augmente chaque jour de valeur sur les marchés européens.

En 1713, un lieutenant-général d'artillerie du roi donna au Jardin des Plantes de Paris le premier caféier venu de Hollande. Un autre pied, élevé dans les serres de ce jardin, fut transporté aux Antilles. C'est ce pied, germe précieux, qui a donné naissance à l'immense culture du café à la Martinique, à la Guadeloupe, à Saint-Domingue et dans toutes les possessions françaises.

Déclieux, porteur du plant précieux, se vit arrêté dans sa marche par un calme plat. Le navire en panne, les vivres manquèrent, et chaque homme ne reçut qu'un demi-verre d'eau douce par jour. Le caféier serait mort faute d'arrosement, si, par un courage sublime de botaniste, Déclieux ne se fût condamné à la soif pour nourrir le rare arbuste confié à ses soins. Il le sauva aux dépens de sa propre santé, et, si justice était rendue à sa mémoire, tous les limonadiers érigerait son buste sur le panneau le plus étincelant de leurs établissements.

On sait combien les cafés ont eu en France une influence politique. Les tavernes et les cabarets, où l'on ne débitait que du vin, vendaient des narcotiques et non des excitants. Les cafés devinrent le rendez-vous du tiers-état, les nouvelles à la main y circulèrent. Les journaux manuscrits, puis imprimés, y apparurent. La discussion y naquit entre gens d'intelligence saine, et la première fois que deux consommateurs rapprochèrent leur chaise, le premier club était formé.

— Savez-vous, disait Nodier, que l'art de dire la bonne aventure dans le marc de café n'est pas une utopie? Etant enfant, j'ai vu mon père consulter le fond des tasses; il y aperçut l'échafaud de Louis XVI.

L'antiquité semble avoir connu le café; quelques savants supposent que le fameux népenthès d'Homère, versé par la belle Hélène à Télémaque dans un repas, n'était autre que du moka. La Bible nous apprend qu'Abigaïl offrit aux guerriers qui accompagnaient David cinq mesures de kali, que les érudits prétendent être du café également.

En 1669, le café se vendait à Paris quarante écus la livre. Il devint à la mode le jour où Louis XV le prépara, aidé de M^{me} du Barry.

M. de Salvandy, le ministre de Louis-Philippe, mort académi-

cienn, a peint d'une façon curieuse l'influence morale des cafés:

« On appelle café, dit-il, une des branches de la puissance législative dans les pays libres. »

Ch. D.

THÉÂTRES

OPÉRA. — Double succès, d'abord pour M^{lle} Krauss, qui a repris son rôle de Séliska dans l'*Africain*; puis pour M^{lle} Andrée Barbot, qui s'est produite dans le personnage de Fidès du *Prophète*.

« Il est impossible de ne pas rendre hommage à l'activité, à la grande intelligence et au travail personnel de M. Halanzier qui, à nos yeux, est un administrateur de premier ordre... »

Ainsi s'exprimait, dans son dernier rapport au ministre des beaux-arts, l'inspecteur des finances chargé de la comptabilité de l'Opéra. Par suite, M. Halanzier vient d'être nommé officier de la Légion d'honneur, et nous l'en félicitons, car c'est justice.

ITALIENS. — En dehors de la grande représentation donnée au bénéfice des blessés de la guerre d'Orient, et dont nous parlons ailleurs, nous devons une mention à la reprise de *Marta*, qui a valu de chaleureux applaudissements à la jeune et intéressante pensionnaire de M. Escudier, M^{lle} Litta, à côté de M^{lle} Sanz, de MM. Nouvelli et de Reszké.

Une autre reprise, celle de la *Traviata* a été particulièrement brillante. C'est que les interprètes n'étaient autres que M^{lle} Albani, très-dramatique dans le rôle de Violetta; M. Capoul, qu'on a eu toute raison d'applaudir sous les traits d'Alfredo, et M. Pandolfini, dont les accents vont droit à l'âme.

COMÉDIE-FRANÇAISE. — *La Joie fait peur*, avec M^{me} Favart dans le rôle de M^{me} Désaubiers, tenu successivement par M^{me} Allan et Nathalie; c'est presque un événement. L'excellente comédienne, hâtons-nous de le dire, a supporté avec une grande autorité le poids de la succession de ses devancières; c'est, comme composition et comme effet produit, une de ses plus intéressantes tentatives.

Il est inutile de rappeler ce qu'est M. Got sous les traits du vieux Noël. Quant à MM. Boucher et Prudhon, ainsi que M^{me} Reichenberg et Broisat, ils ont mieux joué que jamais. C'est ainsi qu'il faut voir le touchant chef-d'œuvre de M^{me} Emile de Girardin.

CHATEAU-D'EAU. — M. Charles Garand a eu l'heureuse idée de mettre à la scène l'un des meilleurs romans d'Alexandre Dumas père, ou plutôt d'en tirer une œuvre dramatique. De *Georges* il a fait *Georges le Mulâtre*, et composé une pièce qui a tout l'intérêt du livre.

L'histoire de Georges est un chapitre de la lutte entre la race blanche et la race de couleur. A travers tous les développements du drame, on sent courir, grâce à M. Garand, un souffle de générosité et de fierté qui donnent à son œuvre un caractère vraiment élevé.

Les excellents artistes du Château-d'Eau, qui ont le mérite de s'administrer eux-mêmes, ont droit à tous les éloges de la critique pour la façon dont cette pièce a été montée et interprétée.

Robert HYENNE.

LES PAROLES D'OR

Le dévouement, la générosité, la modestie, le respect de soi-même, telles sont les qualités qui font le vrai gentilhomme, la vraie lady, et qui les distinguent des individus auxquels on donne habituellement ce nom.

Charles ROBIN.

PLANCHE G. N° 861. — DESCRIPTION, PAGE 74.



TOILETTES D'OPÉRA

Modèles de M^{me} H. Du Riez (rue Halévy, 8). — Prix des patrons épinglés : 5 francs.

1492

ju

L'Éclair et de la Mode

Paris et Strasbourg



Bonnard.

1492

Jules Davie

1492

A. Leroy, imp. r. des Minus, 66.

Ad. Goubaud & Fils, Ed^{rs} Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N° 3.

Coiffures de M^{me} Morison, r. d'Autin, 11 - Passementerie et Garnitures (H^{tes} N^{os})
 de la Maison Vatelot & C^{ie} r. Carbiye, 59 - Ceinture Régente et Jupons de M^{me} De Vertus Soeurs
 r. Anber, 12 - Lait Antiphlogique de Candès & C^{ie} B. P. Denis, 26.

Entered at Stationer's Hall.

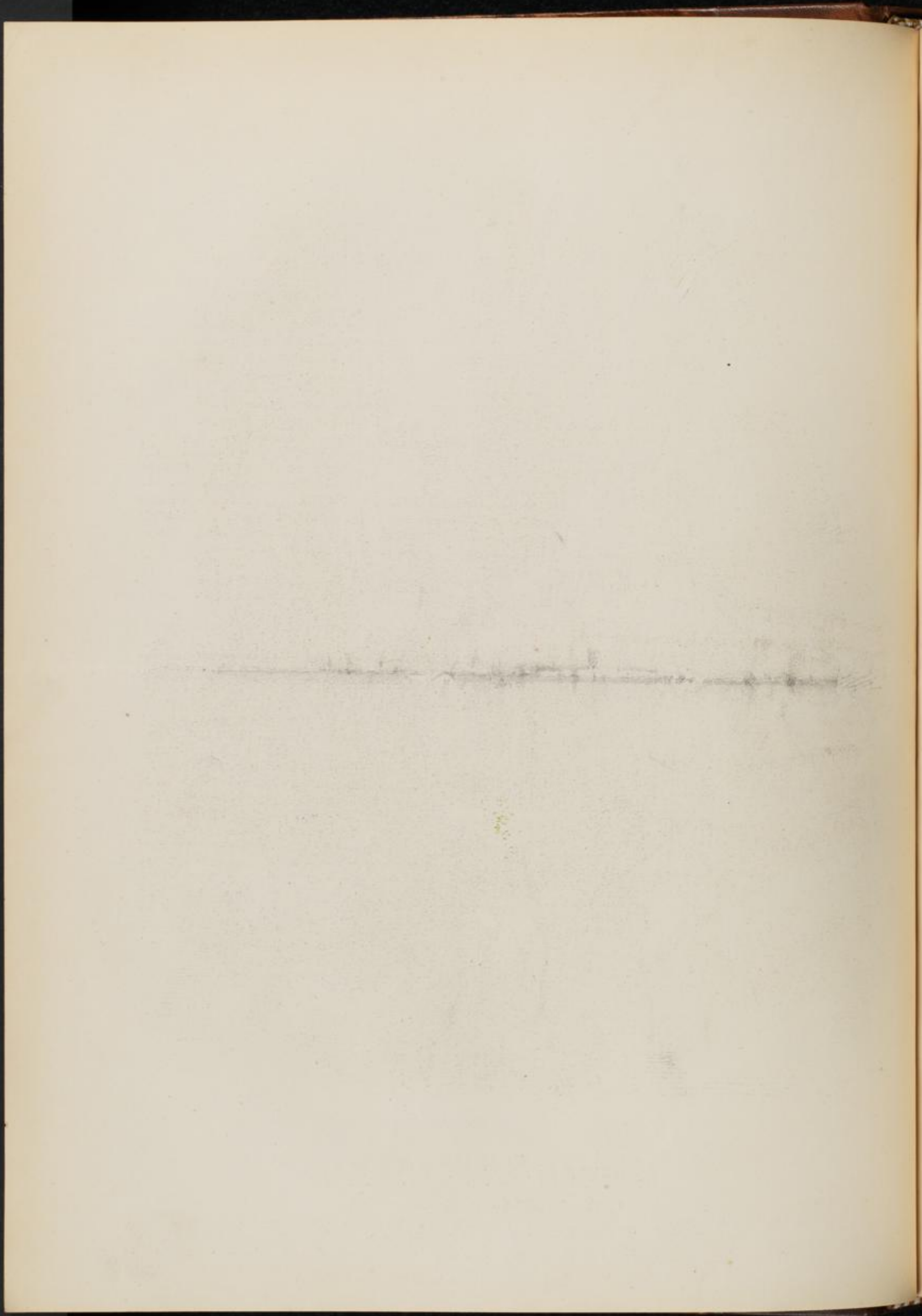


PLANCHE G. N° 840. — DESCRIPTION, PAGE 74.



COSTUMES D'ENFANTS

Prix des patrons épinglés : 1^{re} et 5^e fig., 3 francs; — 2^e fig., 4 francs; — 3^e et 4^e fig., 3 francs.

BÉATRIX

(NOUVELLE. — FIN.)

VII

Giovanni ne se trouva pas plus tôt seul dans sa chambre que l'image de sa bien-aimée Béatrix vint se présenter à lui, dans toute la splendeur de sa virginale beauté et dans toute la candeur de son esprit. Elle était douée des plus charmants attributs de la femme, digne de respect, et capable à son tour de tous les héroïsmes de l'amour. Les particularités effrayantes qu'il avait dans le principe considérées comme les preuves de la singularité de sa nature, se transformaient, par un subtil sophisme de l'amour, en autant de rares qualités, qui rendaient Béatrix encore plus adorable, et en faisaient une créature unique, tenant à la fois de l'ange et de la femme. Tout ce qui lui avait paru hideux en elle, lui semblait charmant; et quant aux souvenirs désagréables que lui avaient laissés certaines circonstances, par une simple abstraction de son esprit, il les avait chassés pour s'abandonner tout entier à ceux qui lui rappelait cette heure charmante passée dans le mystérieux jardin.

Ainsi s'écoula la nuit pour Giovanni, qui ne s'endormit qu'à l'aube, vers l'heure où le soleil réveillait de leur engourdissement nocturne les fleurs de Rappaccini. L'astre du jour, en dardant ses rayons sur les paupières du jeune homme, mit fin à son assoupissement.

Il sentit en se réveillant une cuisson assez vive à la main droite. C'était celle que Béatrix avait prise dans les siennes, lorsqu'il avait voulu cueillir une branche au bel arbrisseau. Sur le dos de sa main, il aperçut distinctement une tache rouge qui répondait exactement à l'empreinte de quatre doigts effilés, et sur son poignet le stigmate parfaitement reconnaissable d'un pouce féminin.

Telle est la force de l'amour, même de ce semblant d'amour qui règne dans notre imagination sans jeter dans le cœur de profondes racines! La foi dans l'objet aimé est absolue jusqu'au moment où lui-même s'évanouit comme une vapeur légère. Giovanni se demanda quel insecte l'avait piqué, enveloppa machinalement sa main dans un mouchoir et eut bientôt oublié sa douleur en pensant à Béatrix.

Un second entretien fut l'inévitable conséquence de cette première entrevue, puis un troisième, un quatrième; bientôt enfin ce ne fut plus un incident pour Giovanni, mais un événement quotidien, et, pour ainsi dire, une condition désormais nécessaire de son existence.

De son côté, la fille du docteur attendait chaque jour avec non moins d'impatience l'arrivée du jeune homme, et sitôt qu'elle l'apercevait, elle courait à lui avec autant de pétulance et de familiarité que s'ils eussent été deux compagnons d'enfance. Si, pour une raison fortuite, il manquait d'exactitude, elle allait se placer sous sa fenêtre, et, d'une voix mélodieuse, qui trouvait toujours un écho dans le cœur du jeune homme, elle lui criait :

— Giovanni! Giovanni! Pourquoi tardes-tu? Viens donc!

Et aussitôt il se hâtait de descendre dans cet Eden empoisonné.

Malgré cette douce familiarité, il y avait dans l'attitude de Béatrix une telle réserve que l'idée de l'enfreindre ne se présentait seulement pas à l'imagination de l'étudiant. Ils s'aimaient, tout le prouvait, et leurs yeux, truchements de leurs âmes, avaient depuis longtemps trahi ce doux secret, trop saint pour s'échapper de leurs lèvres. Ils avaient, il est vrai, souvent parlé d'amour, mais jamais ils n'avaient échangé un serrement de main, jamais Giovanni n'avait osé toucher seulement du bout du doigt une des boucles soyeuses de la chevelure de Béatrix. Si grande, en un mot, était la barrière physique qui s'élevait entre eux

deux, que la jeune fille prenait même soin que sa robe agitée par la brise ne pût frôler le jeune homme.

Béatrix s'apercevait-elle que Giovanni semblait disposé à franchir cette barrière, sa figure prenait aussitôt une telle expression de tristesse et de frayeur, qu'il n'était pas besoin d'un mot de reproche pour le rappeler à lui. C'est alors que les plus affreux soupçons se réveillaient dans son cœur comme autant de monstres dressant devant lui leurs têtes hideuses. Son amour semblait s'évanouir à mesure que ses doutes prenaient plus de consistance. Chaque jour, il prenait la résolution de questionner Béatrix sur les motifs de sa mystérieuse conduite; mais sitôt qu'apparaissait le beau et pur visage de Béatrix, il lui semblait la plus victorieuse réponse aux chimères de son esprit.

VIII

Cependant un temps considérable s'était écoulé depuis la dernière rencontre de Giovanni avec Baglioni. Un matin, il fut désagréablement surpris par la visite du professeur, auquel il n'avait guère pensé depuis plusieurs semaines et qu'il eût volontiers oublié depuis longtemps. Dans l'état d'excitation où il se trouvait, il ne pouvait souffrir la société d'un homme auquel il n'aurait osé conter ses souffrances, et le docteur Baglioni était certes le dernier qu'il eût voulu honorer d'une pareille marque de sympathie.

Le visiteur l'entretint quelques instants des bruits de la ville et de l'Université, et puis, changeant brusquement de sujet :

— J'ai lu dernièrement, dit-il, dans un vieil auteur classique, une histoire qui m'a fortement intéressé. Peut-être vous la rappelez-vous? C'est celle d'un prince indien qui avait envoyé une femme parfaitement belle à Alexandre le Grand, séduisante comme l'aurore, éclatante comme le soleil. Mais ce qui la distinguait surtout, c'était l'odeur délicieuse de son haleine, plus exquise que celle des roses du jardin de Saadi. Alexandre, on devait s'y attendre de la part d'un jeune conquérant, tomba subitement amoureux de la belle étrangère. Mais un savant médecin, en considérant cette merveille, découvrit en elle un affreux secret.

— Et quel était ce secret? demanda Giovanni, en baissant les yeux pour éviter les regards du professeur.

— Cette adorable créature, continua Baglioni, avait été nourrie depuis le jour de sa naissance avec des poisons, et l'élément toxique s'était si intimement mêlé avec sa propre nature, qu'elle-même était devenue le plus violent des poisons. Le poison était l'élément essentiel de son existence. Cette haleine parfumée corrompait l'air. Son amour eût été un poison, et un seul de ses baisers, la mort... N'est-ce pas là une merveilleuse histoire?

— Une fable tout au plus bonne pour des enfants, répondit Giovanni en repoussant sa chaise avec impatience. Je m'étonne que Votre Honneur sacrifie ses importants travaux à de semblables billevesées.

— Mais, à propos, dit le professeur en regardant autour de lui, il règne une singulière odeur dans votre appartement. Est-ce le parfum de vos gants? C'est une odeur très-fine, très-exquise... et pourtant désagréable à la longue. Je sens que je ne pourrais la respirer longtemps sans en être incommodé. On dirait le parfum pénétrant d'une fleur, et pourtant je n'en vois pas dans votre chambre.

— C'est qu'en effet il n'y en a pas, répliqua Giovanni, qui pâlit aux dernières paroles du professeur, et je crois que cette odeur n'existe que dans l'imagination de Votre Honneur. L'odorat étant un sens auquel le moral prend autant de part que le physique, il n'y aurait rien d'étonnant à ce que vous soyez dupe d'un erreur de vos sens. Le souvenir, la seule pensée d'un parfum, tient quelquefois lieu de la réalité au point de faire illusion.

— Vous pouvez avoir raison, dit Baglioni; cependant ma froide

imagination...
m'imaginer...
moi-même...
l'un plus...
ami le docteur...
ments. Il est...
trer à ses...
ginale. Mais...

Pendant que...
exprimait les...
parlait de sa...
lecture; d'un...
les paroles de...
homme des sou...
poult avec la...

— Signor pro...
veux croire que...
partie de cette...
pout que je vo...
sujet d'entretie...
ne pouvez par...
vous rendent co...
d'un soupçon.

— Giovanni...
voix exprimait...
malheureuse fil...
souvent rappor...
neuse qu'elle...
dever à mes ch...
Celle vieille b...
dans la person...
mortelle scien...

Giovanni...
mais.

— Rappacci...
par l'affection...
sensé pour la...
justice, c'est m...
longtemps qu'i...
vous quel sort...
le sujet de quel...
mort, si ce n'e...
appelle la scien...

— Mais c'est...
c'est un songe!

— Allons, de...
mon vieil ami...
même à délivr...
lui réserve la...
l'œuvre du fau...
à la plus fière...
prix. Une seule...
les plus terribles...
efficacité contre...
votre Béatrix ave...
résultat avec con...

Baglioni plaça...
artistique du...
ses paroles le...
homme.

— Je vais en...
en descendant...
homme prodigie...
tout qu'un vil...
notre profession...
désine.

imagination me trompe rarement. Je pourrais tout au plus m'imaginer sentir quelques-unes des drogues que j'ai préparées moi-même aujourd'hui ; mais je reconnais plutôt un de ces parfums plus riches que ceux de l'Arabie, et dont mon honorable ami le docteur Rappaccini a coutume d'imprégner ses médicaments. Il est probable que sa belle et savante fille doit administrer à ses malades des breuvages aussi doux que son haleine virgine. Mais malheur à qui les boirait !

Pendant que le professeur parlait ainsi, la figure de Giovanni exprimait les sentiments les plus divers. Le ton avec lequel il parlait de sa bien-aimée Béatrix était pour son âme une véritable torture ; d'un autre côté mille circonstances venaient corroborer les paroles de Baglioni et faisaient naître dans l'esprit du jeune homme des soupçons qui lui rongeaient le cœur. Cependant il répondit avec la confiance du véritable amour :

— Signor professeur, vous avez été l'ami de mon père, et je veux croire que votre intention est de reporter sur son fils une partie de cette affection. Je ne voudrais manquer en rien au respect que je vous dois ; aussi je vous supplie de choisir un autre sujet d'entretien. Vous ne connaissez pas la signora Béatrix, vous ne pouvez par conséquent comprendre de quel blasphème vous vous rendez coupable en faisant planer sur elle l'ombre même d'un soupçon.

— Giovanni, mon pauvre enfant, dit alors le professeur dont la voix exprimait la plus douce pitié, je connais mieux que vous cette malheureuse fille. Vous allez savoir toute la vérité sur l'empoisonneur Rappaccini et sa vénéneuse fille ; car elle est aussi vénéneuse qu'elle est belle. Dussiez-vous oublier le respect que vous devez à mes cheveux gris, vous ne pourriez m'imposer silence. Cette vieille fable de la femme indienne est devenue une vérité dans la personne de la charmante Béatrix, grâce à la profonde et mortelle science de son père.

Giovanni poussa un gémissement et cacha sa tête dans ses mains.

— Rappaccini n'a pas été arrêté dans cette horrible expérience par l'affection naturelle d'un père pour son enfant. Son zèle insensé pour la science l'a emporté. Car, il faut lui rendre cette justice, c'est un savant dans toute la force du terme, et il y a déjà longtemps qu'il a laissé son cœur au fond de ses cornues. Savez-vous quel sort vous attend ? Sans aucun doute il vous a choisi pour le sujet de quelque nouvelle expérience, dont le résultat sera votre mort, si ce n'est pis. Lorsqu'il a pour but l'intérêt de ce qu'il appelle la science, Rappaccini ne recule devant rien.

— Mais c'est un songe affreux ! murmura Giovanni, sûrement c'est un songe !

— Allons, du courage, reprit le professeur, du courage, fils de mon vieil ami, rien n'est désespéré. Peut-être réussirons-nous même à délivrer cette malheureuse enfant de l'affreux destin que lui réserve la folie de son père. Voyez ce flacon d'argent : c'est l'œuvre du fameux Benvenuto Cellini, et il est digne d'être offert à la plus fière beauté de l'Italie. Mais ce qu'il contient est sans prix. Une seule goutte de ce puissant antidote suffirait à neutraliser les plus terribles poisons des Borgia. Ne doutez pas qu'il ne soit efficace contre ceux de Rappaccini. Vous donnerez ce flacon à votre Béatrix avec la liqueur qu'il renferme, et vous attendrez le résultat avec confiance.

Baglioni plaça sur une table un délicieux flacon, chef-d'œuvre artistique du ciseleur florentin, et s'éloigna aussitôt pour laisser à ses paroles le temps de produire tout leur effet sur l'esprit du jeune homme.

— Je vais encore déjouer ce Rappaccini, se dit-il à lui-même en descendant l'escalier ; il faut pourtant avouer que c'est un homme prodigieux, oui, vraiment prodigieux, mais ce n'est après tout qu'un vil empirique, un charlatan auquel, par respect pour notre profession, nous ne devrions pas permettre d'exercer la médecine.

IX

Cependant Giovanni était plongé dans la perplexité la plus cruelle. Lui fallait-il douter de sa Béatrix, ou suivre l'instinct secret de son cœur ? Devait-il accueillir les assertions de Baglioni et les soupçons qu'avait éveillés dans son esprit l'incident du lézard, celui du bouquet flétri, etc. ? Le jeune homme sentait, au milieu de ces inquiétudes, redoubler sa curiosité à l'égard de Béatrix, au point qu'il se résolut de la satisfaire en la pressant de questions et en renouvelant de plus près des expériences décisives. Poursuivi par cette idée, il retourna chez la fleuriste et lui prit un second bouquet de ses fleurs les plus fraîches que la rosée parsemait encore d'une poussière étincelante.

C'était précisément l'heure à laquelle il avait coutume de descendre auprès de Béatrix. Avant de sortir, Giovanni jeta un coup d'œil sur son miroir, craignant de trouver sa figure alanguie ou fatiguée par quelque maladie étrange, dont les symptômes lui auraient échappé ; mais il fut agréablement surpris en voyant que jamais son teint n'avait été plus frais, ses yeux plus vifs et plus brillants.

« Au moins, pensa-t-il, son poison n'a point encore atteint mon système ; je ne suis point une fleur, pour périr à un simple contact. »

Et en même temps il regarda celles qu'il tenait à la main ; mais quelle ne fut pas sa terreur lorsqu'il vit ces fleurs, si fraîches naguère et couvertes de rosée peu d'instant auparavant, pencher déjà la tête et se flétrir en les touchant !

Giovanni pâlit affreusement et regarda sa figure bouleversée dans le miroir. Il se rappela la remarque de Baglioni sur l'odeur qui régnait dans la chambre ; son haleine à lui était donc empoisonnée ? Il frémit alors comme s'il avait horreur de lui-même. Cependant il sortit peu à peu de sa stupeur et, regardant autour de lui, il aperçut une araignée qui semblait fort occupée à confectionner une toile, dont elle était en train de couvrir l'angle d'une corniche.

Le patient insecte venait, en se jouant, de résoudre le curieux problème qui consiste à fixer les deux extrémités d'un fil à des distances relativement énormes ; puis cette amarre convenablement fixée, il avait fait converger plusieurs fils au milieu du premier et s'occupait à les enlâcer les uns aux autres par des mailles destinées à barrer le passage au gibier ailé. Giovanni s'approcha de l'araignée et lui lança une longue bouffée de son haleine. Immédiatement l'animal cessa d'ourdir sa toile, qui s'agitait par suite du tremblement convulsif de son petit artisan. Une seconde fois Giovanni souffla plus largement et avec plus de force sur l'araignée, lançant sur elle tout le poison que renfermait déjà son cœur. L'araignée tenta par un effort désespéré de se raccrocher à la toile ; mais tout ce qu'elle put faire fut de se laisser glisser le long d'un fil, échelle improvisée, jusque sur l'appui de la fenêtre sur lequel elle tomba mourante.

— Maudit ! maudit ! murmura Giovanni, en s'adressant à lui-même, es-tu si empoisonné que ton souffle soit mortel, même pour ce venimeux insecte ?

En ce moment, une voix harmonieuse et pleine de séduction monta du jardin à la fenêtre.

— Giovanni ! Giovanni ! l'heure est maintenant passée, pourquoi donc tardes-tu ?

— Oui, murmura le jeune homme, elle est la seule créature à qui mon haleine ne puisse nuire !

Il s'empressa de descendre, et un instant après, il se trouva devant Béatrix, qui l'attendait les yeux brillants d'amour, auprès du buisson aux fleurs de pourpre.

— Béatrix, demanda-t-il brusquement, d'où vient cette plante ?

— C'est mon père qui l'a créée, répondit-elle simplement.

— Comment créée, répéta Giovanni, qu'entendez-vous par là, Béatrix ?

— La nature n'a guère de secrets pour mon père, répliqua-t-elle; cette plante est sortie de terre le jour où je vins au monde, nous sommes ses deux filles, l'une fruit de la science, l'autre de sa tendresse... N'en approchez pas, Giovanni! s'écria-t-elle avec terreur, voyant que le jeune homme l'examinait de plus près; n'en approchez pas, car elle a des propriétés dont vous ne vous doutez guère... Mon bien-aimé Giovanni, j'ai grandi à l'ombre de cette plante en me nourrissant pour ainsi dire de ses émanations. Elle est ma sœur et je l'aime d'une affection tout humaine, car, hélas! tu t'en es aperçu, il y a un secret...

Ici Giovanni jeta sur la jeune fille un regard si sombre qu'elle s'arrêta toute tremblante; mais, rougissant de ses craintes, elle poursuivit :

— Oui, sur moi régnait un sort terrible, la fatale science de mon père m'avait séparée du reste du monde; jusqu'au moment où le ciel l'a envoyé, mon Giovanni, ta Béatrix était bien isolée.

— Trouvez-vous ce sort bien affreux? demanda le jeune homme, en attachant ses regards sur elle.

— Ce n'est que depuis peu que j'en ai compris toute l'horreur, répondit-elle tendrement, car mon cœur était plongé dans une sorte d'engourdissement qui, pour moi, était le calme.

La fureur de Giovanni, longtemps contenue, jaillit comme un éclair du sein de la nue.

— Fille maudite, s'écria-t-il avec colère, fallait-il, parce que la solitude te pesait, me séparer à mon tour de la société de mes semblables pour m'entraîner dans l'horrible milieu où tu vivais ?

— Oh! Giovanni! fit Béatrix en tournant vers lui ses grands yeux étonnés, car elle ne comprenait point ces paroles dont la violence l'avait terrifiée.

— Oui, créature empestée! répéta Giovanni hors de lui-même, voilà ce que tu as fait. Tu m'as flétri, tu as infiltré dans mes veines le poison dont tu t'es nourrie, pour faire de moi un être aussi hideux que toi, horrible monstruosité! Eh bien! si par bonheur notre souffle est aussi mortel pour nous qu'il l'est pour les autres, unissons nos lèvres dans un baiser suprême et mourons ainsi.

— Que m'arrive-t-il? murmura Béatrix anéantie. Sainte Vierge! ayez pitié de mon pauvre cœur brisé.

— Tu pries? s'écria Giovanni avec un mépris écrasant; tu ne sais donc pas que la prière qui sort de tes lèvres est empoisonnée et qu'elle corrompt la pureté de l'air!... Eh bien! soit, prions; allons à l'église tremper nos doigts dans le bénitier du portail, ceux qui viendront après nous tomberont foudroyés. Faisons des signes de croix dans l'air, et nous répandrons la mort à l'aide de ce symbole sacré.

— Giovanni, reprit Béatrix avec calme, car sa douleur étouffait tout sentiment de colère, pourquoi t'unir à moi dans les terribles paroles que tu viens de prononcer? Je suis, il est vrai, l'horrible créature que tu dis, mais toi!... que ne m'abandonnes-tu à ma triste destinée, en t'éloignant pour jamais de ce jardin et en arrachant de ton cœur jusqu'au souvenir de la pauvre Béatrix ?

— Tu feins l'ignorance, répondit le jeune homme; tiens, veux-tu connaître les dons affreux que m'a faits la pure fille de Rappaccini ?

Un essaim d'éphémères voltigeait dans l'air, en quête de la pâture que leur promettaient les fleurs de ce jardin fatal. Ils tourbillonnaient autour de sa tête, évidemment attirés par une odeur analogue à celle des plantes qui foisonnaient dans le parterre. Giovanni exhala son souffle sur eux et montra avec amertume à Béatrix une pluie de ces petits insectes qui tombaient inanimés sur le sol.

— Je le vois trop, hélas! s'écria Béatrix, c'est la fatale science

de mon père qui a fait tout cela. Mais ne crois pas ce soit moi, Giovanni. Mon seul rêve a été de t'aimer, de rester quelque temps près de toi, puis de te laisser partir, ne gardant dans mon cœur que le souvenir de ta chère présence. Car, mon Giovanni, si mon corps est nourri de poison, mon âme est d'essence divine et l'amour est son seul aliment. C'est mon père qui nous a réunis à mon insu dans cette terrible sympathie. Oui, repousse-moi!... foule-moi aux pieds... tue-moi... Qu'est-ce que la mort auprès de ton mépris? Mais ne me crois pas coupable, car pour une éternité de bonheur, je ne voudrais pas avoir fait ce que tu me reproches!

X

Cependant, la colère du jeune homme s'était dissipée en s'échappant de ses lèvres. Il ne lui restait plus que le sentiment douloureux, mais non sans un mélange de tendresse, des relations existant entre Béatrix et lui.

Ils étaient là tous deux, jeunes, beaux, s'aimant d'un profond amour, isolés, mais dans une solitude enchantée, séparés du monde extérieur par quelques buissons de fleurs. Ils pouvaient vivre ainsi s'ils l'avaient voulu, étant l'un pour l'autre un univers, loin des bassesses et des lâchetés de ce monde, dont il leur semblait si cruel d'être exclus. Il y avait là, sans qu'ils s'en doutassent, un paradis d'éternelle félicité.

Mais Giovanni l'ignorait.

— Chère Béatrix, dit-il en s'approchant de la jeune fille qui tressaillait à son contact, bien chère Béatrix, notre sort n'est point encore désespéré. Voici un précieux antidote, dont un savant médecin m'a affirmé l'efficacité quasi miraculeuse. Cette liqueur est composée d'ingrédients opposés aux terribles matières dont ton père s'est plu à nous pénétrer. C'est une distillation d'herbes alpestres. Buons ensemble, si tu le veux, et purifions nos corps du venin qui les parcourt.

— Donne, donne vite! s'écria Béatrix, étendant la main pour recevoir le flacon qu'il tirait de son sein. Je vais boire.... Mais, toi, attends l'effet de cette liqueur pour suivre mon exemple.

Elle porta la fiole à ses lèvres. En même temps apparut, émergeant du portail sombre, la pâle figure de Rappaccini, qui se dirigea lentement vers les deux amants.

En contemplant ce beau couple, un sourire de triomphe vint éclairer le visage impassible du vieillard, le sourire de l'artiste qui vient de terminer son chef-d'œuvre et se recule pour en admirer l'ensemble. Il s'arrêta... son corps qui semblait voûté par les années se redressa... il étendit les mains sur eux, levant les yeux au ciel, comme s'il implorait pour eux la faveur de ses bénédictions. Mais ces mains étaient les mêmes qui leur avaient versé le poison! Giovanni frissonna, Béatrix tressaillit et porta sa main sur son cœur pour en comprimer les battements.

— Ma fille, dit Rappaccini, tu ne seras pas seule au monde; cueille une des belles fleurs de cette plante, ta sœur, et donne-la à l'élu de ton cœur. Elle ne peut plus lui nuire. Ma science et votre amour ont accompli ce miracle. Passez maintenant, mes enfants, au milieu de ce monde pervers, vous adorant tous deux et fatals à qui vous approchera.

— Mon père, dit Béatrix d'une voix faible, tenant toujours la main sur son cœur, pourquoi as-tu fait cet horrible don à ta malheureuse fille ?

— Malheureuse! répéta Rappaccini, que veux-tu dire, folle enfant? Crois-tu qu'il soit malheureux d'être doué de dons merveilleux contre lesquels viendront échouer les efforts de l'ennemi le plus puissant? Malheureuse! parce que tu es aussi terrible que belle! Aurais-tu préféré la condition ordinaire des femmes sans défense contre les outrages et incapables de se venger ?

— J'aurais voulu être aimée plutôt que crainte, murmura

Béatrix en s'affaissant. Je m'évanouira com sera remplacé tes paroles de oubliées.

Ainsi périsse l'antidote cause-père et de son fatalité.

En cet insta-jeune homme, au savant terrif

— Rappaccini-rience ?

LES

Quelle exelle-seule sous les de

— Mais, d'abo-répondrons-nous-moraliste farouch-s'imposent de sér-et surtout encore-et où bien peu d-asser sages pour-l'épargne à la far-

La faiblesse lu-excuses les plus-rudine en a trou-la charité.

Jamais les lité-que cette année.

des blessés d'Oris-monument dont l-

venues des plus-écènes les plus él-

tonnement com-

contentaient de d-

mais les secondes-

de bourses où s'a-

Dieu nous gar-

réelle et ce qui-

ment qui fait qu-

bonquet de violet-

en tallette de t-

lanterne est une-

dirons du mal; ce-

beaucoup trop per-

ensemble qui éta-

fois. Ces boricu-

d'ailleurs, que la-

coûte.

Le résultat de l-

dépassé toutes les-

calon a atteint le-

votes faites au fo-

par Clairin, progr-

— s'est élevé à 15-

On cite parmi le-

blanc, qui a versé

Béatrix en s'affaissant sur elle-même, mais il est trop tard maintenant. Je m'en vais dans un lieu où le poison qui m'infecte s'évanouira comme un rêve, où le parfum des fleurs vénéneuses sera remplacé par celui des fleurs de l'Eden. Adieu, Giovanni, tes paroles de haine ont brisé mon cœur, mais je les aurai bientôt oubliées.

Ainsi périssait Béatrix, dont le poison avait été la vie et dont l'antidote causait la mort; ainsi s'évanouissait aux pieds de son père et de son amant cette triste victime de la science et de la fatalité.

En cet instant le professeur Baglioni parut à la fenêtre du jeune homme, et d'un ton de triomphe mêlé d'horreur, il cria au savant terrifié :

— Rappaccini ! Rappaccini ! est-ce là le résultat de votre expérience ?

N. HAWTHORNE.

LES FÊTES DE BIENFAISANCE

Quelle excellente excuse pour le plaisir que celle qui se présente sous les dehors de la bienfaisance !

— Mais, d'abord, le plaisir a-t-il besoin d'excuse ? — Souvent, répondrons-nous avec hardiesse, sans nous poser pour cela en moraliste farouche : oui, souvent, chez les peuples surtout auxquels s'imposent de sérieuses préoccupations et de patriotiques devoirs ; et surtout encore dans une ville où les tentations sont nombreuses et où bien peu de gens peuvent se vanter d'avoir toujours été assez sages pour ne jamais sacrifier le nécessaire à l'inutile, l'épargne à la fantaisie.

La faiblesse humaine et notre commune imperfection sont les excuses les plus immédiates du plaisir. Mais notre civilisation raffinée en a trouvée une plus haute et moins directe assurément : la charité.

Jamais les fêtes de bienfaisance n'auront été plus nombreuses que cette année. Celle qui a eu lieu au Théâtre-Italien, au profit des blessés d'Orient, avait transformé en un double parterre ce monument dont la gaieté n'a rien de proverbial. Fleurs exotiques venues des plus riches serres, fleurs vivantes empruntées aux scènes les plus élégantes de Paris, s'y rencontraient dans un épanouissement commun de couleur et de beauté. Les premières se contentaient de dresser vers le plafond leurs corolles parfumées ; mais les secondes daignaient les tendre aux passants, sous forme de bourses où s'amorcelaient les aumônes.

Dieu nous garde de chercher ce qu'il entre de philanthropie réelle et ce qui se cache d'amour-propre positif dans le sentiment qui fait qu'un monsieur en habit noir paye cent francs le bouquet de violettes de deux sous que lui tend une jolie personne en toilette de bal. Si la prodigalité est une imperfection, la galanterie est une vertu en France, et ce n'est pas nous qui en dirons du mal ; car il est permis de trouver que nous avons déjà beaucoup trop perdu des façons respectueuses et aimables tout ensemble qui étaient familières aux gens bien élevés d'autrefois. Ces horticulteurs démesurément généreux savent bien, d'ailleurs, que la fleur qu'ils achètent ne vaut pas ce qu'elle coûte.

Le résultat de la représentation du Théâtre-Italien a, du reste, dépassé toutes les prévisions. Le produit des places prises en location a atteint le chiffre de 45,000 francs environ, et le total des ventes faites au foyer et dans les couloirs, — éventails dessinés par Clairin, programmes illustrés par Lepic, fleurs, champagne, etc., — s'est élevé à 15,000 francs.

On cite parmi les vendeuses les plus favorisées, M^{lle} Léonide Leblanc, qui a versé à la caisse du comité 2900 francs ; M^{lle} Alice

Regnault, 2400 francs ; M^{lle} Céline Montaland, 1900 francs ; M^{lle} Pierski, 1700 francs ; M^{lle} Davray, 1700 francs.

Une simple rose, qui n'affichait évidemment aucune prétention au prix de modestie, a été vendue 250 francs.

La plupart des places avaient été louées dans des conditions peu communes.

M^{me} la maréchale de Mac-Mahon avait fait parvenir 1000 francs pour la location d'une loge d'avant-scène ; M^{me} la baronne d'Erlanger, retenue par la mort de son beau-père, avait renvoyé son coupon avec le prix de la loge.

Les ambassadeurs de Russie et de Turquie avaient payé chacun une loge 500 francs ; le baron de Rothschild, 1000 francs ; le duc de Castries, 800 francs ; la princesse Troubetzkoï, 600 francs ; M. le duc d'Audiffret-Pasquier, 400 francs ; M. Bamberger, 1000 francs ; M^{re} Mackay, 1000 francs, etc.

Il est une autre fête dont nous allons parler et en faveur de laquelle on serait heureux de voir se produire de pareils actes de générosité.

La municipalité du dix-septième arrondissement de Paris et le comité d'administration de la caisse des écoles ont donné, l'an dernier, au profit de cette caisse, un bal dont les résultats ont été très-satisfaisants. Ce succès a engagé le comité à organiser de nouveau une fête semblable, qui doit avoir lieu dans les salons du Grand-Hôtel, le samedi 23 février, à dix heures du soir, sous le patronage de M^{mes} Ferdinand Duval et Albert Gigot.

On sait que l'institution dont il s'agit a pour but de venir en aide aux enfants indigents, et notamment de leur donner des vêtements, pour leur faciliter l'entrée des écoles communales. Nous ne connaissons point d'œuvre meilleure, ni d'un caractère plus élevé : c'est donc avec un véritable empressement que nous la recommandons aux généreuses sympathies de toutes nos lectrices.

Les salons du Grand-Hôtel verront également, le 9 mars, le bal annuel donné au profit de la caisse de secours de la Société philanthropique savoisiennne. Cette utile société, dont le zèle ne s'est point ralenti depuis qu'elle existe, a coutume de ne rien négliger pour que la fête dont il s'agit soit digne de ses invitées. Cette année, l'orchestre sera dirigé par M. Desgrange, chef d'orchestre des bals de la Présidence.

Voilà, pour le moment, le programme de la bienfaisance. On a dit grand mal de Paris, mais il faut reconnaître que c'est peut-être la ville du monde où l'on donne le plus volontiers. Ville de plaisir, d'accord, mais de plaisir souvent ennobli et excusé par le louable motif d'une bonne action. Nous le répétons, on ne saurait trouver de meilleure ni de plus noble excuse.

Robert HYENNE.

LES ROSIÈRES

Les premières rosières nous viennent avant les premières roses : la vertu est, cette année, en avance sur le printemps, et la morale fleurit avant les fleurs elles-mêmes. C'est qu'elle est, en effet, de toutes les saisons.

Saint-Denis, qui vient de donner le signal de cette éclosion virginale, n'avait eu jusqu'ici qu'une rosière... Saint-Denis en a trois, cette année, ce qui semble promettre que l'année sera bonne.

Dieu nous garde d'effleurer jamais de la moindre plaisanterie, si innocente qu'elle soit, cette institution charmante ; nous laissons aux poètes ordinaires des estaminets chantants l'humiliante besogne d'en faire rire leur public. Nous ne voyons, pour notre part, qu'un tableau touchant dans la vertu présentée sous son plus radieux aspect et couronnée par les premières fleurs de l'année.

Il nous semble voir un hommage rendu au lys par les fleurs ses compagnes.

Or, nous avons pour cette fleur hautaine et blanche, — sans nous occuper de la signification politique qu'on lui attribue, — une admiration sans limites. Le lys n'est pour nous qu'un symbole éclatant de candeur, et les lignes pures de sa corolle en feraient volontiers, dans notre esprit, l'image vivante de l'art élevé.

Mais il nous faut revenir à nos moutons — ou plutôt à leurs bergères, — car nous nous imaginons volontiers les rosières sous l'aspect de ces filles simples des champs, dont « Jehanne la bonne Lorraine » demeure à jamais la patronne en France, et qui rêvent, une quenouille à la main, un troupeau sur les pas!

Erreur, cependant, pour le cas cité plus haut. C'est la couture qui se trouve honorée trois fois à Saint-Denis, dans les personnes de M^{lles} Chiéaux, Vigouroux et Mollard; c'est le patient travail des doigts poussant l'aiguille tandis que l'esprit flotte dans quelque séjour inconnu. Ils sont si tentants aux jeunes filles pauvres, ces rêves de grandeur et d'existence fortunée dont se berce leur monotone labeur!

Heureuses celles qui en surmontent le danger quotidien et assidu! Elles gagneront à ce courage la paix d'une vie calme et régulière. Elles y gagnent, dès maintenant, l'estime publique, le respect de tous et ce bien précieux de la considération sans laquelle n'existe plus de dignité pour l'être humain.

G. B.-F.

Le Conseil de Santé, à Saint-Petersbourg, a autorisé l'importation en Russie des Capsules de Goudron de Guyot si efficaces dans les cas de rhumes, catarrhes, bronchites, phthisie. Deux capsules à chaque repas amènent une amélioration rapide. Le traitement revient au prix insignifiant de dix à quinze centimes par jour.

Pour éviter les trop nombreuses imitations, exiger sur chaque flacon la signature Guyot, imprimée en trois couleurs. Ces capsules se trouvent dans la plupart des pharmacies.

REVUE DES MAGASINS

Il vient de se produire à Paris, dans le domaine des nouveautés, un événement commercial de première importance et qui intéresse toutes les femmes. Nos lectrices ne peuvent donc que nous savoir gré de leur apprendre que les grands magasins du *Coin de Rue* ont tout récemment changé de propriétaire.

La nouvelle société qui reprend les affaires quittées par M. Larivière s'est proposé de suivre les mêmes traditions d'ordre et d'économie qui ont si bien réussi à cet habile directeur. Elle s'est d'abord rendue propriétaire des immeubles qu'occupe le *Coin de Rue*; puis, pour continuer de suivre l'exemple de son prédécesseur, elle s'est mise sur le pied de faire ses opérations au comptant, avec ses capitaux, ce qui lui permet de profiter de tous les escomptes et de vendre dans les meilleures conditions possibles de bon marché.

Le premier soin de la nouvelle administration, dont le but est de faire du *Coin de Rue* une maison essentiellement de confiance, a été de vendre toutes les marchandises anciennes et de les remplacer par des articles nouveaux. La saison de 1878 va donc s'ouvrir pour elle avec un éclat inaccoutumé. Des étoffes de tous genres ont été spécialement fabriquées pour le *Coin de Rue* et la qualité en est garantie. Les différents comptoirs, très-nombreux, sont entièrement renouvelés; ils offriront, au moment de la réouverture, une exhibition complète des nouveautés les plus intéressantes et de toutes les merveilles que l'industrie prépare, cette année, avec un soin particulier.

Les comptoirs de costumes, confection, lingerie, apparaitront complètement transformés; des employés ayant fait leurs preuves dans les premières maisons de Paris viennent d'y être attachés. On exécutera « à façon » et sur mesure tous les genres de costumes, et ce que nous avons pu voir nous

a donné dès à présent une idée très-avantageuse du caractère d'élégance dont les modèles du *Coin de Rue* seront empreints. Le rayon spécial aux toilettes d'enfants ne sera pas moins bien traité que les autres, et les jeunes mamans y trouveront de charmantes créations pour leurs chérubins blonds ou bruns.

La nouvelle administration a décidé que toute marchandise qui, après avoir été achetée dans la maison, ne conviendrait plus, serait échangée, ou que le prix en serait remboursé. A cette règle il n'y aura que trois exceptions: on ne reprendra point les vêtements faits sur commande, et il en sera de même de tous les objets qu'on aura portés, ou qui auront été gardés plus de six mois.

La plus grande politesse est recommandée à tous les employés; ils doivent répondre avec empressement aux visiteurs qui ne veulent qu'être renseignés. La nouvelle direction désire que les dames soient parfaitement à l'aise au *Coin de Rue*, qu'elles y choisissent et changent à leur gré autant que cela pourra leur convenir. Elle espère, en outre, donner bientôt une plus grande extension à ses magasins en ajoutant de nouvelles galeries, spacieuses et bien éclairées, à celles qui existent déjà. Le bail d'une industrie voisine, qui se trouve à fin de terme, la mettra à même de faire ces agrandissements.

Nous ajouterons, pour la plus grande édification de nos lectrices, que tout ce qui précède est le résultat de renseignements personnels. Nous avons pleine confiance dans la réussite de l'entreprise et nous sommes assurée que tant d'efforts, aussi loyalement et habilement conduits pour servir les intérêts des dames et leur plaisir, ne peuvent manquer d'aboutir. L'exposition prochaine des nouveautés de la saison printanière attirera un monde considérable rue Montesquieu; on tiendra à profiter des mille et une merveilles en préparation et sur lesquelles nous donnerons bientôt des détails précis.

— Il ne reste plus que quelques jours à nos lectrices pour profiter de la prime qui leur a été offerte par la maison de PLUMENT (33, rue Vivienne). Passé le 1^{er} mars, le beau corset cuirasse *Jeanne d'Arc*, si apprécié des Parisiennes, ne sera plus livré à moins de 40 francs, tandis qu'il est encore possible, en ce moment, de recevoir pour 48 francs ce même corset, plus la traine câblée et trois cache-corsets.

Nos lectrices n'ont pas oublié, sans doute, que ce corset cuirasse *Jeanne d'Arc* est d'une coupe tout à fait exceptionnelle, c'est-à-dire ne ressemblant nullement aux modèles connus. La traine câblée présente aussi un caractère très-particulier; ses cinq grosses ganses font merveilleusement ressortir la grâce d'une robe. Le plissé balayeuse qui en recouvre le bas tourne autour de la robe, à laquelle, bien entendu, s'adapte la traine elle-même. Enfin, les dessus de corset sont en percale: l'un uni, un autre orné d'une jolie dentelle de Mirecourt, le troisième entouré d'une bande brodée.

Pour recevoir *franco* la prime en question, il est indispensable, en adressant la demande à la maison de Plument, d'y joindre un mandat de poste de 48 francs (le port en plus pour l'étranger) et une bande du journal.

SPÉCIALITÉS

On peut sans crainte faire usage du *lait antiphélique* de CANDÈS (26, boulevard Saint-Denis) puisque ce produit ne contient aucune matière nuisible à la peau. Aussi n'est-ce point pour le rendre inoffensif, mais pour en étendre l'action, qu'avant de procéder aux lotions on y ajoute généralement trois quarts ou moitié d'eau.

En dépit de la concurrence et de tant d'imitations imparfaites, comme il en surgit chaque jour, le succès du *lait antiphélique* ne s'est jamais amoindri. De là vient que nous ne nous lassons point de le recommander. Nul cosmétique, en effet, ne donne à la peau plus de fraîcheur et d'éclat. Il agit de la manière la plus efficace sur le tissu dermal, dont toutes les taches, plaques, rougeurs, boutons disparaissent comme par enchantement. La peau, on peut le dire, en est toute régénérée.

M. D'A.

ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.